Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 10 (1912)

Nachruf: Gabriel Monod
Autor: Guilland, Antoine

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

GABRIEL MONOD

Gabriel Monod qui est mort à Versailles le 10 avril était une des personnalités de France les plus connues à l'étranger. Directeur de la *Revue historique,* maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, professeur à l'Université, puis au Collège de France, membre de l'Institut, sa notoriété était universelle. Pourtant c'est moins à ses publications et à ses travaux qu'il doit sa renommée qu'à son rôle d'éducateur, à son dévouement inlassable à la chose publique et à la générosité de ses convictions. Parmi les hommes qui, après 1870, travaillèrent au relèvement de la France, il n'en est point dont l'œuvre puisse se comparer à la sienne. Nous voudrions essayer de montrer cela dans ces notes rapides qui n'ont d'autre prétention que de marquer les étapes d'une carrière de savant, d'écrivain et d'éducateur qui fut entre toutes belle et féconde.

* * *

Gabriel Monod naquit à Ingouville près du Havre le 7 mai 1844. Son père, frère du grand prédicateur Adolphe Monod, était armateur. Il envoya son fils à Paris en 1860 pour y achever ses études, d'abord dans un lycée, puis à l'Ecole normale supérieure. Pendant ce séjour de Paris, Garbiel Monod vécut dans l'intimité d'Edmond de Pressensé qui le reçut dans sa maison comme pensionnaire. Elève et continuateur de Vinet, Pressensé était une haute personnalité morale. „Vivre auprès de lui, dit Gabriel Monod dans la notice qu'il lui a consacrée, était une joie et un bienfait... C'était l'âme la plus chrétienne à la fois et la plus séculière qui fût jamais. Sa foi religieuse était le foyer de sa vie; mais il n'en enfermait pas les flammes derrière les murs du sanctuaire, il les laissait rayonner sur le monde.“ L'influence qu'une telle nature eut sur le jeune Monod fut considérable. On s'en aperçoit dès le début de sa carrière. Reçu premier au concours d'agrégation d'histoire à sa sortie de l'Ecole, Gabriel Monod aurait pu partir pour Athènes pour y travailler librement: par sentiment du devoir il préféra aller en Allemagne s'initier aux méthodes historiques des séminaires d'Universités qu'il voulait implanter en France. A l'étude rhétoricale de l'histoire qui prévalait à ce moment dans

l'enseignement supérieur, il voulait substituer l'étude des faits, c'est à dire l'étude de la vérité. Après avoir d'abord travaillé à Berlin, il se mit, à Goettingue, sous la forte discipline de Georges Waitz le grand médiéviste. Ce maître incomparable lui apprit, comme il dit, „à tirer par une analyse minutieuse des sources incomplètes et trop peu nombreuses du moyen âge tous les renseignements historiques qu'elles renferment, à classer ces renseignements avec méthode et circonspection et à apporter une extrême réserve dans les conclusions qu'on en tire". Cette méthode, Gabriel Monod la transporta en France quand il y rentra en 1868. Nommé par Victor Duruy répétiteur d'histoire du moyen âge à l'Ecole des Hautes Etudes qui venait d'être fondée, il remit en faveur l'étude de cette époque qui n'était guère cultivée que dans un petit cercle d'érudits. „Alors, dit M. Ernest Lavisse, son camarade de promotion et d'agrégation, on pouvait faire un travail sur les lois franques sans en avoir lu une seule, ni être d'ailleurs en état de la lire." M. Gabriel Monod changea tout cela. A cette école dont il devint plus tard directeur adjoint, puis directeur, à l'Ecole normale où Fustel de Coulanges l'appela en 1882, il inaugura un enseignement qui, se propageant au loin, a complètement transformé l'enseignement de l'histoire en France.

A cet égard il n'est pas sans intérêt de noter l'influence que la guerre de 1870 eut sur cette transformation. Avec un coup d'œil prophétique Amiel l'avait prédite au lendemain même de l'événement. „L'Allemagne, écrivait-il, régénérera la France en ne cherchant qu'à la mater. La France révolutionnaire aura enseigné l'égalité aux Allemands qui, par nature, sont hiérarchiques. L'Allemagne enseignera aux Français que la rhétorique ne vaut pas la réalité. Le culte du prestige, c'est-à-dire du mensonge, la passion de la vaine gloire, c'est-à-dire de la fumée et du bruit, voilà ce qui doit mourir à l'avantage de tout le monde."

A peine la guerre est-elle terminée que Gabriel Monod se met à l'œuvre. Avec Fritz Rieter il fonde d'abord à Paris l'Ecole alsacienne qui, dans son idée, doit sauver quelque chose „de cette forte et originale culture alsacienne, si nécessaire, dit-il, à notre vie nationale". Puis avec d'autres condisciples, Gaston Paris, Paul Meyer et Michel Bréal, il crée la *Revue critique d'histoire et de littérature* dont le but est „de réintroduire en France le

goût des saines méthodes historiques et philologiques". Un peu plus tard, en 1876, il fonde un autre grand périodique scientifique, la *Revue historique*, qui deviendra selon les paroles de M. Arthur Chuquet „la plus vivante, la mieux informée et la plus parfaite revue d'histoire du monde entier".

Mais c'est surtout dans l'enseignement que Gabriel Monod manifeste sa supériorité. A ses élèves il n'apprend pas seulement à lire les textes et à les critiquer, mais à les interpréter avec sagacité pour en tirer l'histoire. Il leur enseigne aussi que si l'histoire est une science, c'est une science très difficile puisqu'elle embrasse un objet infiniment complexe, la société humaine; qu'elle exige une longue et scrupuleuse observation du détail si l'on veut pouvoir arriver à une vue d'ensemble. „Pour un jour de synthèse, dit Gabriel Monod, il faut des années d'analyse." Un de ces élèves, M. Albert Petit, nous a dit la sévérité de sa méthode. „Il avait la religion du scrupule, dit-il, il concluait peu et se gardait avant tout de dogmatiser, entrait dans les idées de son adversaire avec une conscience qui n'excluait par la contradiction, mais qui épointait la polémique."

A cet enseignement Gabriel Monod donna le meilleur de lui-même. Il aurait pu faire des livres s'il avait consenti à dérober à ses occupations professionnelles le temps de les composer. Mais il ne le voulut pas. Il se contenta de publier des *Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne* (1872—1885) et une *Bibliographie de l'histoire de France,* destinée à rendre des services à ses élèves. „Gabriel Monod, remarque M. Albert Petit, resta celui qui travaille pour les autres, qui s'intéresse à ses élèves plus qu'à ses ouvrages, qui se donne toute la peine pour en épargner à tout le monde."

Il est vrai qu'il se dépensait sans compter dans les revues scientifiques qu'il dirigeait ou auxquelles il collaborait. Dans la *Revue historique* notamment, indépendamment de nombreux articles, il publiait un bulletin historique, concis, ferme, exact, d'une admirable tenue littéraire, et des notices sur les historiens décédés qui sont des modèles du genre. Qu'on relise pour s'en convaincre celles qu'il a réunies dans son volume *Portraits et souvenirs*[1]) — Georges Waitz, Victor Duruy, Fustel de Coulanges,

[1]) Paris, Calmann Lévy, 1897.

James Darmsteter etc. —: on ne peut être à la fois plus complet dans la concision, plus judicieux dans les jugements, plus lumineux dans l'appréciation littéraire. Gabriel Monod a souvent regretté de s'être dispersé sur quantité de sujets sans pouvoir se concentrer sur une œuvre définitive. „Je me demande, écrivait-il en 1894 à Rodophe Reuss, si je n'ai pas manqué à mes devoirs en m'occupant de trop de choses, en me livrant au métier de maître Jacques, en me laissant aller avec une indulgence un peu épicurienne au plaisir de tout lire, de tout savoir, de tout comprendre, de tout aimer. J'aurais mieux fait, sans doute, de me concentrer sur quelque grande œuvre, qui aurait un peu duré après moi, et quand je vois l'estime que l'on veut bien avoir pour le peu que j'ai écrit, je me dis que j'ai manqué à mon devoir en n'écrivant pas davantage. Mais quand je vois mes élèves faire de si bons livres, je me dis qu'ils réalisent mes rêves de littérateur et de savant mieux que je ne l'aurais fait moi-même et qu'en me donnant à eux tout entier, c'est comme cela que j'écris les meilleurs livres."

Oui, je crois bien que Gabriel Monod a choisi la bonne part, celle qui n'est point ôtée. Il eut l'intime bonheur de voir son œuvre continuée et élargie par ses élèves et parmi ceux-ci, son propre fils qu'une mort prématurée enleva à la science après qu'il eut écrit deux œuvres définitives, *Le Moine Guibert* (1905) et *Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe I* (1907) [1]. Cette mort fut pour Gabriel Monod un coup dont il ne se releva pas. En me remerciant d'une notice que j'avais consacrée aux ouvrages de son fils, il m'écrivait qu'il se sentait atteint dans les sources de la vie. En effet, depuis ce moment sa santé fut plus ou moins chancelante et il n'avait plus l'ardeur et l'allégresse de jadis. Un voile de tristesse s'étendait pour lui sur toutes les choses de la vie et, de plus, il se confinait dans les affections de famille.

C'est que l'âme chez Gabriel Monod était d'une extrême sensibilité. Il compatissait à toutes les peines et il trouvait pour exprimer ses sentiments des mots d'une délicatesse exquise. S'il est quelqu'un pour qui est vrai le mot de Térence „Je suis homme

---

[1]) Bernard Monod est mort à Hyères d'une phtisie foudroyante en 1905 à l'âge de vingt-cinq ans.

et rien de ce qui est humain ne saurait m'être étranger," c'est bien lui. On le vit de manière éclatante lors de l'affaire Dreyfus. Cet irénien qui semblait vivre dans les hautes sphères de la science se révéla un lutteur impétueux qui n'eut de cesse que justice ne fût rendue. Et comme lui-même était la justice incarnée, il fut aussi un de ceux que les excès de la victoire révoltèrent à plus d'une reprise. A ses amis triomphants il sut faire entendre sa protestation grave et mesurée. On l'a dit, on ne saurait trop le redire: toute violence répugnait à ce caractère essentiellement juste et modéré.

L'élégance morale de cet homme consistait à respecter la conscience de chacun. Même à l'égard de ses enfants, il ne voulait pas user de contrainte. Affranchi personnellement de tout dogme, il ne leur donna pas d'instruction religieuse; mais lorsqu'ils étaient en âge de comprendre il leur exposait les traditions de famille, les différences doctrinales et les initiait à ses propres idées en ajoutant: choisissez. L'enfant ne s'engageait pas toujours dans la voie que le père avait frayée, mais ce dernier n'en était ni surpris, ni déconcerté.

Il en était de même de son patriotisme, qu'il n'étalait guère, mais qu'on trouvait toujours ferme et résolu dans les moments décisifs. Il ne croyait certes pas que le patriotisme dût s'allier à la haine de l'étranger. Déjà au lendemain de la guerre de 1870, alors que les passions étaient vibrantes, il eut le courage d'écrire: „Français par la naissance, par l'éducation et par le cœur, j'ai pourtant une connaisance assez intime de l'Allemagne pour être à l'abri des préjugés patriotiques qui pourraient me rendre injuste pour nos adversaires."

Plus tard, quand l'odieuse campagne de Drumont fit souffler sur la France un vent furieux d'anti-sémitisme, Monod saisit chaque occasion de témoigner sa sympathie et son admiration pour la race juive. A la mort de James Darmesteter, il écrivait: „Une personnalité comme celle de ce savant nous fait sentir ce que notre pays a gagné à avoir su le premier, par sa législation équitable et humaine, ouvrir les portes de la cité à la race d'Israël, la plus rationaliste et la plus religieuse, la plus idéaliste et la plus pratique des races, dont les contrastes justifient tous les jugements opposés qu'on porte sur elle."

En politique aussi Gabriel Monod ignora totalement le parti pris. Modéré par tempérament et peut-être aussi par tradition de famille, ses opinions l'auraient sans doute porté vers le centre gauche dont le *Journal des Débats* est l'organe. Mais cela ne l'empêchait pas d'être l'ami de conservateurs, de radicaux et même de socialistes. Lorsque la presse conservative contesta naguère la valeur d'Aulard comme historien à cause de ses idées jacobines, il prit courageusement sa défense: „Autant que l'écrivain et le savant consciencieux et infatigable, dit-il, j'ai admiré en lui le professeur qui a su, chose si rare en France, faire véritablement école, susciter des légions de jeunes travailleurs dont l'activité a déjà porté des fruits remarquables. Si l'histoire de la Révolution est aujourd'hui en France, grâce à la collaboration de l'Etat, des Universités, des professeurs de nos lycées, des savants de Paris et de la province, l'objet d'une investigation méthodique et scientifique, c'est en grande partie à l'initiative, à l'enseignement et à la direction d'Aulard qu'on le doit."

C'est dans un semblable esprit d'équité qu'en une autre circonstance Gabriel Monod prit la défense des jésuites. Frappé de voir combien dans le camp démocratique on était injuste pour le célèbre ordre, il entreprit de le réhabiliter dans l'introduction qu'il écrivit pour la traduction française de l'ouvrage de Böhmer. Et chose piquante, c'est précisivement en étudiant des historiens qui lui étaient chers, Quinet et Michelet, qu'il arriva à cette conviction. Si ses amis lui étaient chers, la vérité lui était encore plus chère.

Avec son exceptionnel souci de franchise et son impérieux amour de la vérité, Gabriel Monod avait en horreur la brigue et le favoritisme. Arrivé aux plus hautes situations par ses talents, il n'aurait dépendu que de lui de monter plus haut encore. Quand Jules Ferry réorganisa l'Université de France, c'est d'abord à lui qu'il songea comme directeur de l'enseignement supérieur. Nul poste n'aurait mieux convenu à Gabriel Monod qui rêvait d'organiser en France des universités régionales sur le modèle des universités allemandes qu'il connaissait si bien, mais considérant que dans l'enseignement il pouvait rendre plus de services que dans l'administration, il refusa. Je crois bien que

la conscience, une scrupuleuse conscience, était le trait dominant de la physionomie morale de Monod.

* * *

Mais on n'a point épuisé toutes les vertus de l'homme en énumerant ses qualités morales: ses dons intellectuels et artistiques étaient aussi éminents. Gabriel Monod avait l'esprit infiniment ouvert et un sens esthétique très fin. Ses multiples occupations ne l'avaient point empêché de consacrer du temps à la littérature et à la musique. Il lisait beaucoup et l'on peut dire qu'il s'intéressait à toutes choses. La poésie surtout tenait une large place dans sa vie. Rappelez-vous la belle étude qu'il a écrite sur Victor Hugo et celles si senties qu'il a consacrées à ces deux poètes de l'âme, Sully Prudhomme et Charles de Pomairols. Artiste, il jouissait infiniment des beautés de la nature et des œuvres des hommes: il avait visité, je crois, tous les musées d'Europe et il en parlait en connaisseur. N'oublions pas aussi de rappeler qu'il fut un des premiers à faire connaître en France les œuvres de Richard Wagner qu'il allait entendre à Bayreuth.

D'un tour d'esprit cosmopolite, Gabriel Monod n'était pas esclave de la tradition française. Bien qu'il sentît vivement les beautés de la littérature classique, il reconnaissait que le goût français va trop uniformément vers l'ordre qui n'est trop souvent obtenu que par un ratissage excessif des allées, et par l'émondage des arbres selon les règles d'une sévérité tyrannique. Très éclectique dans ses goûts, l'admiration qu'il avait pour une tragédie de Racine ne l'empêchait point d'aimer les poètes de la nouvelle Angleterre, ou des écrivains si éloignés du goût français, comme Ibsen, Tolstoï et Maeterlinck. A propos d'une représentation des *Revenants* donnée au Cercle St-Simon en 1893, je lui ai entendu faire une conférence sur Ibsen qui était une merveille de finesse et de bon goût. Et notez qu'à ce moment, le dramaturge norvégien presque inconnu en France, était l'objet de lourdes plaisanteries du chroniqueur attitré du *Temps,* Francisque Sarcey.

Gabriel Monod qui avait l'âme très généreuse voulait tout voir pour tout aimer et pour tout comprendre. Sa critique n'était point la critique pédante à la Brunetière qui insiste sur les dé-

fauts d'une œuvre et passe sur les beautés. Comme Sainte-Beuve il aurait volontiers dit: „L'esprit critique est de sa nature facile, insinuant, mobile et compréhensif. C'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers, des forteresses, des coteaux tapissés de vignobles et des vallées touffues qui bordent ses rives . . . Elle les baigne sans les déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, les comprend, les réfléchit, et, lorsque le voyageur est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, elle le prend dans une barque; elle le porte sans secousse et lui développe successivement tout le spectacle changeant de son cours."

Ce don d'entrer dans les esprits les plus divers pour les comprendre nous donne la clef d'un problème que bien des gens se sont posé au sujet de Gabriel Monod. Comment se fait-il, disent-ils, qu'un historien qui préconisa avant tout la méthode critique, fût un admirateur passionné de trois historiens, Michelet, Taine et Renan qui, tous trois, furent surtout grands par leurs qualités littéraires? On se souvient en effet que Gabriel Monod a consacré à ces trois hommes un livre intitulé *Les maîtres de l'histoire* qui est resté son chef d'œuvre. C'est qu'attentif à comprendre plutôt qu'à juger, il fait le tour de leur esprit et, en vrai dilettante, se promène dans leur pensée. Et l'artiste qui est toujours latent en lui, est ravi de ce don de résurrection historique, d'imagination créatrice dans le passé qu'ils possédèrent à un si haut degré. A cette admiration, il est vrai, se mêlent des sentiments personnels, tel pour Michelet dont les ouvrages, dit-il, furent pour lui une consolation et un cordial. „En les lisant, ajoute-t-il, on apprenait à aimer la France, à l'aimer dans son peuple dont il interprétait les sentiments secrets et les nobles aspirations, à l'aimer dans son sol même dont il savait si bien peindre le charme et la beauté. Avec lui, on prenait foi dans l'avenir de la patrie, en dépit des tristesses du présent. On ne pouvait échapper à la contagion de son enthousiasme, de ses espérances, de sa jeunesse de cœur."

Michelet resta la grande admiration, on pourrait presque dire la faiblesse de Gabriel Monod. On sait qu'appelé à occuper au Collège de France la chaire que le grand historien avait illu-

strée, il consacra son enseignement à étudier son œuvre et sa personnalité. Détenteur des papiers de Michelet, il en publia d'importants fragments et il s'apprêtait à utiliser les loisirs de sa retraite à écrire sur lui une étude complète quand la mort vint mettre à néant son plan.

Ai-je besoin de dire en terminant que Gabriel Monod aimait beaucoup la Suisse où il comptait de nombreux amis? Chacun sait qu'il s'intéressait vivement à notre vie, lisait nos revues, nos journaux et suivait de près le mouvement littéraire de la Suisse française. Il goûtait notre esprit et admirait nos institutions. Entre tous les hommes qu'il avait connus chez nous il avait une prédilection pour Georges de Wyss dont il m'a toujours parlé avec admiration. Un de ses regrets ces dernières années fut de n'avoir pu assister aux séances annuelles de la Société générale suisse d'histoire. Il vint bien à Lausanne en 1910, mais, déjà atteint par la maladie, il ne put prendre part au travaux ni assister à la séance générale à Chillon. Du moins eut-il le plaisir de rencontrer quelques amis dans la maison hospitalière de M. Berthold van Muyden.

ZURICH ANTOINE GUILLAND

□□□

FORELS NATURPHILOSOPHIE UND DIE METAPHYSIK DER GEGENWART

(Fortsetzung)

VI. DER RELATIVISMUS

Aus dem bis hierher Ermittelten ergibt sich der mögliche und nötige Gebrauch des Absoluten in der Wissenschaft. Das Absolute ist in Gestalt der formalen Einheit an die Mannigfaltigkeit des Relativen heranzutragen. Nicht aber empfängt das Absolute selbst irgendwelche Bestimmung. So kann man mit Forel einig gehen, wenn er sagt: Selbst die Begriffe der *Kausalität* und der *Determination* sind relativ und können nur den „symboles de nos sens", nur den relativen Daten, den einzelnen Objekten (Zeichen) zugemessen werden. Auf das Absolute aber können sie keinerlei